

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

LA VEUVE DU MALA- BAR

LE MIERRE, ANTOINE-MARIN

Tragédie — 1770

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

PERSONNAGES

LE JEUNE BRAMINE	76 répliques
VEUVE	53 répliques
LE GÉNÉRAL FRANCAIS	51 répliques
LE GRAND BRAMINE	46 répliques
FATIME	22 répliques
OFFICIER INDIEN	12 répliques
BRAMINE	2 répliques
UN BRAMINE	1 répliques

*Personnages muets & suite : LANASSA, OFFICIER FRANCAIS, BRAMINES, PEUPLE
INDIEN, OFFICIER FRANCAIS, SOLDATS*

SOMMAIRE

 Cliquez sur un acte pour y accéder directement

ACTE I	5
ACTE II	16
ACTE III	34
ACTE IV	49
ACTE V	66

ACTE I

SCÈNE I

Le grand bramine, le jeune bramine, un bramine.

(Le bramine sort.)

LE GRAND BRAMINE

Un illustre indien a terminé sa vie :
Sachez donc si sa veuve, à l'usage asservie,
Conformant sa conduite aux moeurs de nos climats,
Dès ce jour met sa gloire à le suivre au trépas :
C'est un usage saint, inviolable, antique,
Et la religion, jointe à la politique,
Le maintient jusqu'ici dans ces états divers,
Que traverse le Gange et qu'entourent les mers.
Allez. Je vous attends.

5

SCÈNE II

Le Grand et le Jeune Bramines.

LE GRAND BRAMINE

Oui, c'est vous dont le zèle
Conduira de sa mort la pompe solennelle.

10

LE JEUNE BRAMINE

Quoi ! Les Européens, accourus vers nos ports,
De leurs vaisseaux nombreux investissent ces bords ;
Tant de foudres lancés sur les murs de la ville,
De leurs coups redoublés, ébranlent notre asile ; 15
Et c'est peu qu'aujourd'hui la guerre et ses fureurs
Fassent de ce rivage un théâtre d'horreurs !
Au milieu des dangers, au milieu des alarmes,
Que répand dans nos murs le tumulte des armes,
Nous préparons encore un spectacle cruel, 20
Qui me plonge d'avance en un trouble mortel ;
Nous dressons ces bûchers, consacrés par l'usage,
Qui font du Malabar fumer au loin la plage.
Non, je dois l'avouer, je ne pourrai jamais
Accoutumer mes yeux à de pareils objets. 25
Eh ! Ne peut-on sauver la victime nouvelle ?
Son époux, dans ces lieux, n'est point mort auprès d'elle,
Elle ne l'a point vu dans ces derniers moments,
Si puissants sur notre âme et sur nos sentiments,
Où d'une épouse en pleurs, l'époux qui se sépare, 30
Exige de sa foi cette preuve barbare ;
Où dans l'illusion d'un douloureux ennui,
Elle voit comme un bien de mourir avec lui.

LE GRAND BRAMINE

Qu'importe qu'en mourant il n'ait point reçu d'elle
Le serment de le suivre en la nuit éternelle ? 35
Pensez-vous que du sang dont on sait qu'elle sort,
Elle puisse à son gré disposer de son sort ?
Au nom de son époux, sa famille inquiète,
L'environne déjà pour exiger sa dette ;
L'affront dont en vivant elle se couvrirait, 40

Sur ses tristes parents à jamais s'étendrait,
 Et de sa propre gloire une fois dépouillée,
 Que faire de la vie après l'avoir souillée ?
 Où serait son espoir ? Sans honneur et sans biens,
 Devenue et l'esclave et le rebut des siens,
 Vile à ses propres yeux dans cet état servile,
 Ou plutôt dans l'horreur de cette mort civile,
 Elle ne traînerait que des jours languissants,
 S'abreuverait de pleurs et mourrait plus longtemps.

45

LE JEUNE BRAMINE

Il est vrai ; cependant, pour peu qu'on soit sensible,
 Avouez avec moi qu'il doit paraître horrible
 Qu'on réserve à la femme un si funeste sort,
 Et qu'elle n'ait de choix que l'opprobre ou la mort.
 Les lois même contre elle ont pu fournir ces armes !
 La femme en ces climats n'a pour dot que ses charmes,
 Et l'époux s'en arroe un empire odieux
 Qu'il laisse à ses enfants lorsqu'il ferme les yeux.
 Il faut qu'elle périsse, ou bien leur barbarie
 Ose lui reprocher d'avoir aimé la vie,
 L'en punir, la priver avec indignité
 Des droits toujours sacrés de la maternité.
 Eh quoi ! Pour honorer la cendre de leur père,
 Ont-ils donc oublié que sa veuve est leur mère ?

50

55

60

LE GRAND BRAMINE

Et vous, ignorez-vous sous quel sceptre d'airain
 L'usage impérieux courbe le genre humain ?
 Observez le tableau des moeurs universelles,
 Vous verrez le pouvoir des coutumes cruelles :
 L'empereur japonais descendant chez les morts,
 Trouve encor des flatteurs pour mourir sur son corps.

65

Les enfants pour périr ou vivre au choix du père, 70
Ailleurs sont désignés dans le sein de leur mère.
Le massagète immole, et c'est par piété,
Son père qui languit sous la caducité.
Le sauvage vieilli, dans sa douleur stupide,
De son fils qu'il implore, obtient un parricide. 75
Sur les bords du Niger, l'homme est mis à l'encan :
En montant sur le trône, on a vu le sultan
Au lacet meurtrier abandonner ses frères,
Et dans l'Europe même, au centre des lumières,
Au reste de la terre, un honneur étranger, 80
De sang-froid, pour un mot, force à s'entr'égorger.

LE JEUNE BRAMINE

Ainsi, l'exemple affreux des coutumes barbares,
Autorise et maintient des excès si bizarres ;
Ainsi, quand des autels la femme ose approcher,
Les flambeaux de l'hymen sont ceux de son bûcher. 85
Du destin qui l'attend l'horreur anticipée,
Se présente sans cesse à son âme frappée :
Esclave de l'époux, même lorsqu'il n'est plus,
Liée encor des noeuds que la mort a rompus,
Entendez-là crier d'une voix lamentable : 90
Cruels, qu'avez-vous fait par un arrêt coupable ?
Hélas ! Déjà le ciel nous impose en naissant
Un tribut de douleurs, dont l'homme fut exempt ;
Et votre aveugle loi, votre âme injuste et dure,
Ajoute encor pour nous au joug de la nature, 95
Et bien loin d'adoucir, de plaindre notre sort,
C'est vous qui nous donnez l'esclavage et la mort.

LE GRAND BRAMINE

Quel langage inouï ! Quelle erreur te domine !

N'es-tu donc dans le coeur indien, ni bramine ?
 La femme naît pour nous ; et par un fol égard, 100
 Tu veux que dans l'hymen elle ait ses droits à part !
 Prends-tu les préjugés des nations profanes ?
 On doit tout à l'époux, on doit tout à ses mânes.
 Elle-même a senti dans ses attachements
 Le prix qu'elle doit mettre à ces grands dévouements : 105
 L'appareil des bûchers et leur magnificence,
 Ne peut appartenir qu'à la fière opulence ;
 Mais la veuve du pauvre accompagne le mort,
 Se couvre de sa terre et près de lui s'endort.
 Même dans ces cantons, où la loi moins sévère 110
 Se relâche en faveur de l'épouse vulgaire,
 Celle qui croit sortir d'un assez noble sang,
 Réclame les bûchers comme un droit de son rang.
 Recule dans le temps, et voit dans l'Inde antique,
 Combien l'on a brigué ce trépas héroïque. 115
 Songe au fils de Porus ; remets-toi sous les yeux
 Des veuves de Céteus le combat glorieux :
 L'une, à qui de l'hymen aucun gage ne reste,
 Tire son droit de mort d'un état si funeste ;
 L'autre, du gage même enfermé dans son sein ; 120
 Et celle que la loi force à céder enfin,
 Qui se voit enlever le trépas qu'elle envie,
 N'entend qu'avec horreur sa sentence de vie.
 Tu les plains de mourir, toi qui connais nos lois,
 Ces victoires sur nous, ces maux de notre choix ! 125
 Ici tout est extrême. Eh ! Vois nos solitaires,
 Des fakirs, des joghis les tourmenps*** volontaires.
 Vois chacun d'eux dans l'Inde à souffrir assidu,
 L'un, le corps renversé, dans les airs suspendu,
 Sur les feux d'un brasier pour épurer son âme, 130
 L'attiser de ses bras balancés dans la flamme ;
 Les autres se servant eux-mêmes de bourreaux,

Se plaire à déchirer tout leur corps par lambeaux ;
L'autre habiter un antre ou des déserts stériles ;
Sous un soleil brûlant plusieurs vivre immobiles ; 135
Celui-ci sur sa tête entretenir les feux
Qui calcinent son front en l'honneur de nos dieux.
Vois sur le haut des monts le bramine en prières,
Pour vaincre le sommeil s'arracher les paupières ;
Quelques-uns se jeter au passage des chars, 140
Écrasés sous la roue, et sur la terre épars :
Tous abrégé la vie et souffrir sans murmure,
Tous braver la douleur et dompter la nature.

LE JEUNE BRAMINE

Ah ! Du moins à souffrir aucun d'eux n'est contraint,
Ne gémit de ses maux, et ne veut être plaint ; 145
Mais ici par l'honneur la femme est poursuivie ;
Il la force, en tyran d'abandonner la vie.
Pardonnez, j'avais cru qu'exposés aux malheurs,
Sans appeler à nous la mort, ni les douleurs,
Ce devait être assez pour la constance humaine, 150
De supporter les maux que la nature amène :
D'explicables lois, par de secrets liens,
Sur la terre ont uni les maux avec les biens ;
Mais de l'insecte à l'homme on peut assez connaître
Que le soin de soi-même est l'instinct de chaque être. 155
Les dieux comme immortels, et surtout comme heureux,
À tout être sensible ont inspiré ces vœux :
L'homme, l'homme lui seul, dans la nature entière,
A porté sur lui-même une main meurtrière ;
Comme s'il était né sous des dieux malfaisants, 160
Dont il dût à jamais repousser les présents.
Ah ! La secrète voix de ces êtres augustes,
Crie au fond de nos coeurs, soyez bons, soyez justes ;

Mais nous demandent-ils ces cruels abandons,
 Ce mépris de nos jours, cet oubli de leurs dons ?
 Cette haine de soi n'est-elle point coupable ?
 Qui se hait trop lui-même aime peu son semblable :
 Et le ciel pourrait-il nous avoir fait la loi
 D'aimer tous les humains, pour ne haïr que soi ?

165

SCÈNE III

Le grand et le jeune bramines, un bramane.

LE GRAND BRAMINE

Eh bien ! Qu'avez-vous su ? Cette veuve fidèle
 Aux mânes d'un époux se sacrifiera-t-elle ?
 A-t-elle enfin promis ?

170

LE BRAMINE

Même dès aujourd'hui
 Elle va s'immoler et se rejoindre à lui.
 Ses parents l'entouraient et ne l'ont point quittée ;
 Mais leur voix ne l'a pas longtemps sollicitée :
 De l'hymen qui l'engage elle sent le pouvoir ;
 En apprenant sa perte, elle a vu son devoir.
 La femme à nos bûchers, fière ou pusillanime,
 Ou s'avance en triomphe, ou se traîne en victime ;
 Celle-ci, sans mêler par un bizarre accord
 Les marques de la joie aux apprêts de sa mort,
 Mais aussi sans gémir et sans être abattue,
 Paraît à son trépas seulement résolue :
 Quoique si jeune encor, d'un coeur ferme, dit-on,
 Elle fait de sa vie un sublime abandon.

175

180

185

LE GRAND BRAMINE

Je n'espérais pas moins ; et je vois sans surprise,
Surtout dans ces moments, sa conduite soumise.
Le siège avance, amis ; l'européen jaloux,
Au métier des combats plus exercé que nous, 190
Plus habile en effet, ou plus heureux peut-être,
Dans nos remparts forcés est près d'entrer en maître :
De la loi des bûchers maintenons la rigueur,
Et qu'après la conquête elle reste en vigueur.
Cette veuve bientôt se rendra-t-elle au temple ? 195

LE BRAMINE

Oui, vous allez la voir donner un grand exemple.
Tout le peuple s'empresse autour de ces lieux saints.

LE JEUNE BRAMINE

Elle va donc mourir ! Hélas ! Que je la plains !
Brillante encor d'attraits, et dans la fleur de l'âge,
Ah ! Qu'il est douloureux d'exercer ce courage, 200
Et d'éteindre au tombeau des jours remplis d'appas,
Que la nature encor ne redemandait pas !
Des usages ainsi l'innocence est victime ;
Ce n'est point seulement par la haine et le crime,
Que la cruauté règne, et proscriit le bonheur ; 205
C'est sous les noms sacrés de justice, d'honneur,
De piété, de loi ; la coutume bizarre
A su légitimer l'excès le plus barbare ;
Et par un pacte affreux, le préjugé hautain
A soumis l'être faible au mortel inhumain. 210
Pour le bonheur commun ils n'ont point su s'entendre :
Au lieu de s'entraider par l'accord le plus tendre,
Aux peines de la vie ils n'ont fait qu'ajouter ;

Ils ont mis leur étude à se persécuter.
Non, les divers fléaux, tant de maux nécessaires,
Dont le ciel en naissant nous rendit tributaires,
Dont l'homme ne peut fuir ni détourner les traits,
Ne sont rien près des maux que lui-même il s'est faits.

215

LE GRAND BRAMINE

Entends une autre voix qui te parle et te crie :
Qu'attends-tu de ce monde ? Est-ce là ta patrie ?
Nous naissons pour les maux, n'en sois point abattu,
Apprends que sans souffrance il n'est point de vertu.
De Brama, dans ce temple, entends la voix terrible :
Tu deviens sacrilège, et tu te crois sensible.

220

LE JEUNE BRAMINE

Ah ! Si dans d'autres mains ici vous remettiez...

225

(Le jeune bramine sort.)

LE GRAND BRAMINE

Vous êtes le dernier de nos initiés ;
C'est à vous au bûcher de guider la victime,
Et d'affermir encor le zèle qui l'anime.
Cet honneur vous regarde ; allez donc aux lieux saints
L'attendre, et suivre en tout mes ordres souverains.
La loi veut, il suffit ; courbez-vous devant elle ;
Soyez humble du moins, si vous n'êtes fidèle.

230

SCÈNE IV

Le grand bramine, un bramine, un officier du gouverneur.

LE GRAND BRAMINE

Quel sujet si pressant vous amène vers nous ?

L'OFFICIER

L'ordre du gouverneur.

LE GRAND BRAMINE

Eh bien ! Qu'annoncez-vous ?

235

L'OFFICIER

Il pense et vous prévient qu'il faut que l'on diffère

L'appareil du bûcher, pour ne pas se distraire

Du soin plus important de défendre nos murs ;

Il croit que ces moments sont déjà trop peu sûrs.

D'ailleurs, vous le voyez, ce temple, votre asile,

240

S'élève entre le camp et les murs de la ville ;

Du bûcher allumé les feux étincelants,

Brilleraient de trop près aux yeux des assiégeants.

Le gouverneur craindrait une cérémonie

Qui de l'européen révolte le génie.

245

LE GRAND BRAMINE

Allez, dans un moment je vais l'entretenir.

SCÈNE V

Le grand bramine et les bramines.

LE GRAND BRAMINE *(aux bramines)*

Attendre ! Différer ce qu'il faut maintenir !
Quel est donc son dessein ? Quand on craint la conquête,
À conserver nos moeurs est-ce ainsi qu'on s'apprête ?
De sa fausse prudence il faut nous défier, 250
Lui-même à mon dessein je le vais employer.
Oui, quoi que dans ce jour le gouverneur propose,
De Brama sur ces bords soutenons mieux la cause,
Loin que le sacrifice en ces lieux attendu,
Pour le siège un moment doive être suspendu, 255
Ah ! N'est-ce pas plutôt par de tels sacrifices,
Qu'il faut à nos guerriers rendre les dieux propices ?
Cet usage établi par la nécessité,
Par la religion fut encore adopté,
Et la loi des bûchers une fois rejetée, 260
Où s'arrêterait-on ? Une coutume ôtée,
L'autre tombe ; nos droits les plus saints, les plus chers,
Nos honneurs sont détruits, nos temples sont déserts.
Plus la coutume est dure, et plus elle est puissante ;
Toujours devant ces lois de mort et d'épouvante, 265
Les peuples étonnés se sont courbés plus bas :
Si ces étranges moeurs n'étaient dans nos climats,
Quel respect aurait-on pour le bramine austère ?
Des maux qu'il s'imposa la rigueur volontaire
Serait traitée alors de démente et d'erreur ; 270
Mais quand d'autres mortels, imitant sa rigueur,
Portent l'enthousiasme à des efforts suprêmes,
Et savent comme nous se renoncer eux-mêmes,
Alors le peuple admire, il adore et frémit ;
L'ordre naît, l'encens fume et l'autel s'affermir. 275

ACTE II

SCÈNE I

La veuve, Fatime.

FATIME

Madame, à quelle loi vous êtes-vous soumise ?
Je frémis d'y penser !

LA VEUVE

Reviens de ta surprise.
Tu naquis dans la Perse, et sous un ciel plus doux ;
Tu conçois peu les mœurs que tu vois parmi nous. 280
Mais, Fatime, à son sort Lanassa dut s'attendre :
Dans ces tombes de feu d'autres ont su descendre ;
Je n'en puis être exempte, et ces murs, ces rochers
Sont noircis dès longtemps par les feux des bûchers.

FATIME

Votre malheur m'accable, et vous semblez tranquille. 285

LA VEUVE

Mon époux ne vit plus ; de la terre il m'exile.

FATIME

Les regrets qu'il vous laisse ont-ils pu dans ce jour,
Jusque-là de la vie éteindre en vous l'amour ?
Qu'importe à votre époux, à son ombre insensible,
De vos ans les plus beaux le sacrifice horrible ?
Autant que vous l'aimiez, s'il vous aimait, hélas !
Aurait-il exigé...

290

LA VEUVE

Tu ne m'entendais pas :
L'honneur est mon tyran, il asservit mon âme ;
Ou vivre dans la honte, ou mourir dans la flamme,
Je n'ai point d'autre choix ; c'est la loi qu'on nous fit.

295

FATIME

Elle est injuste, affreuse.

LA VEUVE

Elle existe, il suffit.

FATIME

Comment a-t-on souffert cette loi meurtrière ?
Quelle femme assez faible y céda la première,
Et prit sur le bûcher de son barbare époux,
Ce parti de douleur, embrassé jusqu'à vous ?
L'époux traîne à la mort son épouse fidèle ;
Mais lui, lorsqu'il survit, s'immole-t-il pour elle ?
Au-delà du tombeau lui garde-t-il sa foi ?
Quel droit de vivre a-t-il, que d'avoir fait la loi ?
Sans peine il l'imposa sur un sexe timide,

300

305

Tandis qu'il s'affranchit de ce joug homicide.

LA VEUVE

Je renonce à la vie, ainsi le veut l'honneur.
Hélas ! J'ai renoncé dès longtemps au bonheur ;
Tu vois ma destinée et ma douleur profonde,
Lanassa n'a connu que des malheurs au monde.
Le veuvage et l'hymen, tout est affreux pour moi.

310

FATIME

Qu'entends-je ? Ma surprise égale mon effroi.
Eh quoi ! Dans votre hymen vous n'étiez point heureuse ?

315

LA VEUVE

Non : tu ne connais pas mon infortune affreuse.

FATIME

Au fond de votre coeur quel désespoir j'ai lu !
Vous me cachez vos pleurs.

LA VEUVE

Le ciel n'a pas voulu...

FATIME

Parlez : quelle douleur trop longtemps renfermée...

320

LA VEUVE

Fatime, il est trop vrai, j'aimais, j'étais aimée.
Jour sinistre où du Gange abandonnant les ports

Nous partîmes d'Ougly pour habiter ces bords.
Vaisseau non moins funeste, où le sort qui m'accable,
M'offrit, pour mon malheur, un guerrier trop aimable. 325
Tu viens de m'arracher le secret de mes pleurs,
Je t'ai trop découvert l'excès de mes douleurs.
Malheureuse ! Pourquoi dans les mœurs malabares,
Tous les européens nous semblent-ils barbares ?
Fatime, ah ! Que mon père avec un étranger, 330
Sans violer nos lois, n'a-t-il pu m'engager ?
Ou pourquoi força-t-il sa fille infortunée
À former les liens d'un cruel hyménée ?

FATIME

Grands dieux ! Et votre époux vous immole aujourd'hui !
Quoi ! Vous ne l'aimiez point, et vous mourez pour lui ! 335
Son trépas rompt le cours de vos jeunes années ;
Il dévore en un jour toutes vos destinées :
Votre bûcher dressé sous cet horrible ciel,
Va servir de trophée aux mânes d'un cruel ;
Le sort vous en délivre, et sa faveur est vaine ! 340

LA VEUVE

Ta plainte l'est bien plus.

FATIME

Vous redoublez ma peine.
Mais où vit votre amant ?

LA VEUVE

J'ignore son destin ;
Mais je sais qu'il m'aima, qu'il désira ma main, 345

Qu'il me fut arraché, qu'il fallut me contraindre,
Étouffer un amour que je ne pus éteindre ;
Que ce fatal amour, vainement combattu,
Malgré moi se réveille, et trouble ma vertu.
Dans tout autre pays, hélas ! Si j'étais née, 350
Je cessais d'être esclave, et d'être infortunée :
Celui qui m'eût contraint à passer dans ses bras,
M'aurait laissée au moins libre par son trépas ;
J'aurais eu quelque espoir, fut-il imaginaire,
De retrouver un jour celui qui m'a su plaire, 355
Et cette illusion, soulageant mon ennui,
M'eût encor tenu lieu du bonheur d'être à lui.
Aujourd'hui, tout m'accable et tout me désespère ;
Mes vœux, mes souvenirs, une image trop chère,
L'hymen qui m'enchaîna, le noeud qui m'était dû, 360
Et ce que j'ai souffert, et ce que j'ai perdu ;
Pour celui que j'aimais, lorsque je n'ai pu vivre,
C'est un autre au tombeau qu'en ce jour je vais suivre :
Je meurs, c'est peu, je meurs dans un affreux tourment,
Pour rejoindre l'époux qui m'ôta mon amant. 365

FATIME

Ah ! Que m'apprenez-vous ?

LA VEUVE

J'en ai trop dit, Fatime.
Excuse, époux cruel, excuse ta victime :
Ce coeur toujours soumis, quoique tyrannisé,
Suit l'étrange devoir par ta mort imposé, 370
Je ne balance point à mourir sur ta cendre,
N'exige point de moi de sentiment plus tendre.
Si tu fis mes malheurs, qu'il te suffise, hélas !
Que je te sois fidèle au-delà du trépas :

Je t'ai fait de ma vie un premier sacrifice,
 Qui de ma mort peut-être égale le supplice :
 J'ai pendant mon hymen dévoré mes ennuis,
 Et la plainte est permise à l'état où je suis.

375

FATIME

Après un tel hymen, quel étrange partage !

LA VEUVE

Si tu m'aimes encor, laisse-moi mon courage,
 J'en ai besoin, Fatime, et n'ai plus d'autre bien.
 Mais ne révèle point ce funeste entretien :
 Ah ! J'atteste le ciel, que j'aurais avec joie
 Subi pour mon amant la mort où l'on m'envoie,
 Et qu'on m'eût vue alors, perdant tout sans retour,
 Sans consulter l'honneur, m'immoler à l'amour.
 Du moins celui, Fatime, à qui je fus ravie,
 N'est pas témoin des maux qui terminent ma vie ;
 Il ne saura jamais, je meurs dans cet espoir,
 Ce que m'aura coûté mon funeste devoir.

380

385

390

FATIME

Ciel ! Je vois de ce temple avancer un ministre ;
 Je lis la cruauté dans son regard sinistre.

SCÈNE II

La veuve, Fatime, le jeune bramine.

FATIME (au jeune bramine)

Eh bien ! Qu'annoncez-vous ? Sans doute le trépas,

Le deuil et la terreur accompagnent vos pas :
Venez-vous réclamer une affreuse promesse ?
Venez-vous de mes bras arracher ma maîtresse ?

395

LA VEUVE

Laisse-nous.

SCÈNE III

La veuve, le jeune bramène.

LE JEUNE BRAMÈNE

Je reçois ainsi des deux côtés
Des reproches cruels et si peu mérités.
Vous me croyez, madame, inhumain, inflexible,
Tandis qu'à notre chef je parois trop sensible.
Ses regards, attachés au séjour éternel,
Semblent ne plus rien voir dans le séjour mortel ;
Et devant les objets que les cieux lui retracent,
Les peines de ce monde et la pitié s'effacent.
Je ne m'en défends point, je suis trop loin de lui ;
Je sens que je suis né pour souffrir dans autrui ;
J'obéis à mon coeur, et quand je le consulte,
Je ne crois point trahir mon pays ni mon culte.
Mais sur mes sentiments quel douloureux effort !
C'est moi qui dois, grands dieux ! Vous conduire à la mort,
Moi qui, rempli d'horreur pour ce barbare office,
Renverserais plutôt l'autel du sacrifice,
Cet odieux bûcher, le premier qu'en ces lieux
Une aveugle coutume aura mis sous mes yeux.
Hélas ! Plus je vous vois, plus mon âme attendrie
Répugne à cet arrêt qui vous ôte la vie.

400

405

410

415

LA VEUVE

Quel est cet intérêt qui vous parle pour moi ?
Est-ce à vous dans ce temple à montrer tant d'effroi ?
Comment à ces autels celui qui se destine, 420
Prend-il l'engagement sans l'esprit du bramine ?
Ou comment, né sensible, est-on associé
À des coeurs qui font vœu d'étouffer la pitié ?

LE JEUNE BRAMINE

Hélas ! De ses destins quel mortel est le maître ?
Je fus infortuné du jour qui me vit naître. 425
Faut-il que le mortel qui prévint mon trépas
M'ait ici du Bengale apporté dans ses bras ?
Faut-il avoir si tôt, pour voir votre misère,
Perdu l'infortuné qui m'a servi de père ?
Orphelin par sa mort, à moi-même livré, 430
Dans ces murs, dans ce temple à peine suis-je entré.
Je trouve donc partout un usage sinistre ;
J'échappe à l'un, de l'autre on me fait le ministre.

LA VEUVE

Eh ! Qui vous poursuivait ?

LE JEUNE BRAMINE

L'usage meurtrier, 435
Qui trois jours fait suspendre aux branches d'un palmier
Tout enfant nouveau-né dont la lèvre indocile
Fuit le premier soutien de son être fragile ;
Qu'il refuse le sein par trois fois présenté,
Dans les ondes du Gange il est précipité. 440
J'allais périr ! Où vont mes plaintes importunes ?

Je ne dois m'attendrir que sur vos infortunes,
Et c'est de mes malheurs que je vous entretiens.

LA VEUVE

Le récit de vos maux vient d'ajouter aux miens.
De ma famille, ô ciel ! Quelle est la destinée ! 445
Loin de ces tristes bords, aux lieux où je suis née,
Au temps dont vous parlez, un des miens moins heureux
Fut proscrit sans pitié par cet usage affreux.
Je vais être à mon tour d'un autre usage étrange,
Victime au Malabar comme lui sur le Gange, 450
Et nous aurons péri dans des lieux différents,
Mon frère à son aurore et moi dans mon printemps.

LE JEUNE BRAMINE

Votre frère, madame, il périt au Bengale ?
Telle était dans Ougly mon étoile fatale.

LA VEUVE

Dans Ougly ? Quel rapport ! 455

LE JEUNE BRAMINE

C'est là que je suis né.

LA VEUVE

C'est là que pour souffrir le jour me fut donné.

LE JEUNE BRAMINE

Eh ! Qui donc êtes-vous ?

LA VEUVE

Lanassa fut mon père.

LE JEUNE BRAMINE

Ah ! Ma soeur !

460

LA VEUVE

Dieux !

LE JEUNE BRAMINE

Embrasse et reconnais ton frère.

LA VEUVE

Toi, mon frère ! ô surcroît de rigueur dans mon sort !
Je t'ai donc reconnu quand je vais à la mort !
Où sommes-nous ? Ah ! Dieux !

465

LE JEUNE BRAMINE

Le ciel se manifeste.

LA VEUVE

En quel jour nous rejoint la colère céleste !
Ah ! Cruel ! Dont le sort vient de m'être éclairci,
Rends-moi cet inconnu qui me plaignait ici.

LE JEUNE BRAMINE

Que me dis-tu ?

470

LA VEUVE

Vois donc, vois quelle est ma misère !
Tu dois vouloir ma mort, si tu naquis mon frère.

LE JEUNE BRAMINE

Moi ! Vouloir ton trépas ? Quel délire ! Ah ! Ma soeur !

LA VEUVE

Si je le suis, commence à me fermer ton coeur.
Le frère exhorte ici la soeur au sacrifice ; 475
Mon honneur et le tien veulent qu'il s'accomplisse.
Ma famille t'attend autour de mon bûcher ;
Il ne t'est plus permis de te laisser toucher.
Le droit du sang n'est rien, tu dois être barbare :
Ce qui rapproche ailleurs, est ce qui nous sépare ; 480
L'ordre de la nature est renversé pour nous :
Et de frère et de soeur les noms toujours si doux,
Perdent entre nous deux leur charme, leur empire,
Se tournent contre nous, et veulent que j'expire.

LE JEUNE BRAMINE

Mes yeux sont dessillés, je te dois mon secours ; 485
Je ne connais plus rien que le soin de tes jours.
Que m'importent vos lois ? Que me fait votre usage ?
De tout braver pour toi je me sens le courage.
Tu m'opposes en vain l'exemple des cruels,
Qui, pour hâter ta mort, t'assiégent aux autels. 490
Tu l'as vu, de ta fin la douloureuse attente,
Quoique étranger pour toi, me glaçait d'épouvante ;
Et cette humanité dont j'écoutais la voix,
Mêlée au cri du sang aurait perdu ses droits !

Si l'homme a sur ces bords renversé la nature, 495
 Rétablissons pour nous la loi qu'il défigure :
 Non, ce n'est pas à moi, sans doute, après mon sort,
 À devoir respecter des coutumes de mort.
 Si j'ai pensé jadis périr loin de ces plages,
 Victime comme toi des barbares usages, 500
 De malheurs entre nous cette conformité,
 Va, ne me permet point l'insensibilité.
 Je ne suis point ce frère inflexible et barbare,
 Qu'endurcissent nos moeurs, que la démence égare ;
 Je suis par la nature un coeur simple entraîné, 505
 Je suis le frère enfin que le ciel t'a donné.

LA VEUVE

Ta sensible amitié me rend, ô mon cher frère !
 Le jour plus désirable et ma fin plus amère.
 Crois qu'il m'en coûte assez, dans mes vives douleurs,
 Pour combattre le sang, ma tendresse et tes pleurs : 510
 Mais que sert en ce jour qu'une soeur te revoie ?
 J'appartiens à la mort qui réclame sa proie.
 De ton coeur attendri vois mieux l'illusion,
 Changeras-tu l'usage ou bien l'opinion ?
 Si j'évite la mort, la honte est mon partage, 515
 Et de ma lâcheté ton opprobre est l'ouvrage ;
 Plus je te suis, et moins tu te dois attendrir,
 Moins tu dois balancer à me laisser mourir :
 Les miens vont te forcer à te mettre à leur tête.

LE JEUNE BRAMINE

Qu'oses-tu m'annoncer ? 520

LA VEUVE

Viens, suis mes pas.

LE JEUNE BRAMINE

Arrête.

LA VEUVE

De ta douleur sans fruit veux-tu donc m'accabler ?

LE JEUNE BRAMINE

Quoi ! Tant de fanatisme a-t-il pu t'aveugler ?

LA VEUVE

La honte que je crains peut-elle être bravée ?

525

LE JEUNE BRAMINE

Dois-je me plaindre au ciel de t'avoir retrouvée ?

LA VEUVE

Sois aujourd'hui mon frère en me laissant mon sort.

LE JEUNE BRAMINE

Cesse d'être ma soeur, si ce nom veut ta mort.

Attends du moins, attends d'un esprit plus tranquille

Que la guerre ait fixé le sort de notre ville,

Et que ce droit qu'ici tu crois avoir perdu,

Ce droit de vivre, enfin, te puisse être rendu.

530

LA VEUVE

Et si l'européen succombe sous nos armes,
 J'aurai donc laissé voir ma faiblesse et mes larmes ?
 Et pour en avoir cru ta douleur au hasard, 535
 Je n'en mourrais pas moins et je mourrais trop tard !
 Si je tarde d'un jour, je perds mon sacrifice :
 Au lieu d'un dévouement, ma mort n'est qu'un supplice.
 J'ai promis, en un mot ; je ne puis désormais,
 Sans me déshonorer, recourir aux délais, 540
 Et d'une mort enfin que la gloire eût suivie,
 Je paraîtrais indigne autant que de la vie.

LE JEUNE BRAMINE

Eh bien ! Ma soeur, hé bien ! Terminons ce débat,
 Change de destinée en changeant de climat :
 Ces effroyables mœurs parmi nous consacrées, 545
 Ce devoir que tu suis ne tient qu'à nos contrées ;
 Fuyons l'Inde, et si loin que de féroces lois
 Ne puissent jusqu'à nous faire entendre leur voix :
 Nous n'avons, de tes jours pour ne rendre aucun compte,
 Qu'à mettre l'océan entre nous et la honte ; 550
 Contre l'opinion dans des climats plus doux,
 Il est, si tu le veux, des asiles pour nous ;
 Là nous suivrons ces mœurs à jamais conservées,
 Que chez tous les humains la nature a gravées,
 Ces vrais devoirs sentis et non pas convenus, 555
 Immuables partout, et partout reconnus,
 Lois que le ciel, non l'homme, à la terre a prescrites,
 Et qui n'ont ni les temps ni les mers pour limites.

LA VEUVE

De quel frivole espoir ton coeur est animé !

Comment quitter ces bords ? L'univers m'est fermé : 560
Si tu veux m'arracher à ce climat funeste,
Empêche donc qu'aussi ma mémoire n'y reste,
Qu'elle n'y reste infâme ; empêche sur ce bord
Que ma famille entière, à qui je dois ma mort,
N'osant lever les yeux, et jamais consolée, 565
Dans son propre pays ne se trouve exilée ;
Que vengeant mon époux, un peuple furieux
Ne me laisse en partant ses clameurs pour adieux,
Et qu'une telle image, attachée à ma fuite,
Ne me suive partout où tu m'aurais conduite. 570

LE JEUNE BRAMINE

Poursuis, respecte encore une homicide loi,
Crains l'époux comme un dieu prêt à tonner sur toi.
Hélas ! Moi seul des tiens je t'aime et je te reste,
Je ne te suis connu que de ce jour funeste ;
De l'horreur de ton sort ton frère a beau souffrir, 575
Non, cruelle ! Il n'a pas le droit de t'attendrir ;
Mais j'ai celui du moins, dans ce péril extrême,
D'oser te secourir contre ton aveu même.
Tu me parles d'honneur ! Le mien est de quitter
Ces profanes autels que je dois détester ; 580
J'y vais rester encor pour te sauver la vie ;
Mais une fois ici mon attente remplie,
Il n'est mer, ni désert, ni climat si lointain,
Qui me sépare assez de ce temple inhumain.

SCÈNE IV

LA VEUVE

Quel est donc son projet ? Que va-t-il entreprendre ? 585

Des soins de sa tendresse aurais-je à me défendre ?

SCÈNE V

La veuve, Fatime.

FATIME

Ah ! Madame, une trêve avec ces étrangers
Arrête le carnage et suspend les dangers ;
Il est vrai qu'on la borne au cours d'une journée ;
Mais j'en ai plus d'espoir, plus la trêve est bornée. 590
Dans nos murs la terreur et le trouble est partout :
Et sans doute à céder l'indien se résout.
Le général français, sans dépouiller l'audace,
Avec le gouverneur traite devant la place,
Et le ton dont il parle annonce qu'au plus tôt 595
La ville doit se rendre ou s'attendre à l'assaut.
Et prête à voir changer la loi qui vous accable,
Vous précipiteriez votre fin déplorable !
Vous n'en pouvez douter, madame, vous vivrez,
Du moment qu'aux français ces murs seront livrés. 600
Mais quel trouble nouveau vous presse et vous domine ?
Sans doute l'entretien de ce jeune bramine,
Qui dans la fleur des ans porte un coeur si cruel,
Jette dans votre esprit ce désespoir mortel.

LA VEUVE

Ah ! Tu ne connais pas... cache bien ce mystère ; 605
Fatime, qui l'eût cru ? Ce bramine est mon frère.
Oui, je l'ai retrouvé dans ce temple de mort ;
Il vit pour s'opposer aux rigueurs de mon sort.

FATIME

Et vous voulez mourir dans d'horribles souffrances !
De vos autres parents les barbares instances, 610
L'emportent dans ce coeur tristement affermi !
Un frère en vain vous aime !

LA VEUVE

Hélas ! J'aurais gémi
De marcher au bûcher conduite par un frère,
Et je gémis de voir qu'il cherche à m'y soustraire : 615
Dénaturé, Fatime, il m'eût percé le coeur ;
Sensible, il me déchire, il veut mon déshonneur.
Telle est ici ma gloire et cruelle et bizarre,
Qu'il en est l'ennemi pour n'être point barbare.
N'était-ce point assez qu'il me fallût bannir 620
De mon âme attendrie un trop cher souvenir,
Sans avoir à combattre encor dans ma misère,
La voix de la nature et les secours d'un frère ?

FATIME

Eh ! Pourquoi vous tracer sous de noires couleurs
Ce qui peut au contraire abrégé vos malheurs ? 625
Pourquoi désespérer ? Tout vous presse de vivre,
La trêve qu'en ces lieux la conquête peut suivre,
Un frère retrouvé ; le dirai-je ! Un espoir
Plus cher à votre coeur et qu'il peut concevoir.
Eh ! Qui sait, dans le camp s'ils n'ont pas connaissance 630
De cet européen dont vous pleurez l'absence ?

LA VEUVE

Je saurais son destin !... Dieux ! Quel espoir m'a lui !

Heureuse Lanassa ! Tu pourrais aujourd'hui !...
 Mon âme en ces moments ouverte à l'espérance,
 Chancelle en son dessein et perd de sa constance. 635
 Moi, je m'immolerais, quand pouvant être à moi
 Il me conserverait son amour et sa foi ?
 Moi, libre désormais d'un funeste hyménée,
 Maîtresse de ma vie et de ma destinée ?...
 Fatime, où m'égaré-je ? Ai-je donc oublié ?... 640
 Quel songe vient m'offrir ton aveugle amitié !
 À quel espoir trompeur ton zèle me rappelle !
 Tu veux me consoler ? Tu m'accables, cruelle !
 L'inexorable honneur tient mon coeur engagé ;
 Pour être suspendu, mon sort n'est point changé. 645
 Respecte en ces moments ma constance, ma gloire,
 Ma résolution ; enfin, laisse-moi croire,
 Assure-moi plutôt que ce jeune français,
 À mon amour, à moi, fût ravi pour jamais ;
 Épargne-moi le trouble où son seul nom me jette, 650
 Qu'il ignore mon sort, et je meurs satisfaite.

ACTE III

SCÈNE I

Le général français, un officier français.

LE GÉNÉRAL

La trêve que je viens d'accorder à la ville,
À nos guerriers ici laisse un accès facile ;
Hors des murs ce parvis et ce temple bâtis
Sont un lieu de franchise ouvert aux deux partis :
La foi de l'indien ne peut m'être suspecte,
Et la guerre a des lois que partout on respecte.

655

L'OFFICIER

Je sais que de ce temple à Brama consacré,
L'honneur a fait pour nous un asile assuré ;
Mais par le gouverneur la trêve demandée,
Seulement pour un jour lui vient d'être accordée.
Un jour suffira-t-il pour enlever les corps
Des guerriers malheureux qu'ont vu périr ces bords,
Indiens ou français, victimes du carnage,
Sans sépulture encor sur ce triste rivage ?

660

665

LE GÉNÉRAL

En mettant à la trêve un terme aussi prochain,
 En menaçant ces murs de l'assaut pour demain,
 Je sers les assiégés, et pour eux je profite
 Des extrémités même où leur ville est réduite.
 Déjà de trop de sang ce rivage est baigné, 670
 Sauvons celui du moins qui peut être épargné.
 Quelque avantage, ami, qu'on cherche dans la guerre,
 Compense-t-il les maux qu'elle apporte à la terre ?
 À regret, cependant, je vois ce peuple entier,
 En esclave asservi par le bramine altier ; 675
 Son art est d'échauffer les esprits en tumulte,
 Et de les alarmer sur les mœurs, sur le culte.
 Je les ai rassurés : ils ont su que mon roi,
 En m'envoyant vers eux, n'exige que leur foi,
 Qu'il n'est rien dans leurs lois qu'il veuille qu'on renverse, 680
 Qu'il ne veut seulement, pour les soins du commerce,
 Qu'un port où ses vaisseaux partis pour l'Indostan,
 Puissent se reposer sur le vaste océan.
 Mais apprends sur ces bords quel autre soin m'amène,
 Que j'aime, que j'adore une jeune indienne ; 685
 Que trois ans sont passés, depuis qu'en ces climats
 Un voyage entrepris me fit voir tant d'appas ;
 Que dans ces mêmes murs, malgré l'usage austère,
 Je la vis quelquefois de l'aveu de son père ;
 Que je lui plus, qu'épris du plus ardent amour, 690
 Je conçus le projet de l'épouser un jour ;
 Que je vis vers moi seul sa jeune âme entraînée,
 Du moins avec tout autre éluder l'hyménée ;
 Qu'en France rappelé par les lettres des miens,
 Je partis éperdu, j'emportai mes liens, 695
 Et que si j'ai brigué l'honneur de l'entreprise,
 Par qui cette cité nous doit être soumise,

Ce fut encore, ami, pour revoir un séjour,
Où j'étais en secret rappelé par l'amour.
Mais c'est trop t'arrêter, cours, informe-toi d'elle ;
Son nom est Lanassa ; j'attends tout de ton zèle.

700

L'OFFICIER

Mais au sein de ces murs il faudrait pénétrer,
Par les lois de la guerre on n'y saurait entrer :
Comment puis-je savoir ? ...

(L'officier sort.)

LE GÉNÉRAL

Même hors de la ville
Tu peux t'en informer, et c'est un soin facile ;
Va, ne perds point de temps pour en être éclairci.
Il suffira pour toi de la nommer ici ;
La caste dont elle est, dans l'Inde est la première,
Et met avec son nom ses destins en lumière.

705

710

SCÈNE II

LE GÉNÉRAL FRANÇAIS *(seul)*

Toi que le ciel dérobe encore à mes regards,
Ma chère Lanassa ! Vis-tu dans ces remparts ?
As-tu pu rester libre ? Un cruel hyménée,
Sous son joug, malgré toi, t'aurait-il enchaînée ?
Pardonne, ô mon pays, si je donne en ce jour,
Parmi les soins guerriers, un moment à l'amour.
Pardonne, Lanassa, si, troublant ton asile,
Je viens porter la flamme et le fer dans ta ville ;

715

Plains-moi sans me haïr ; les ordres de mon roi,
L'honneur même aujourd'hui me fait voler vers toi.

720

SCÈNE III

Le général français, un officier français.

LE GÉNÉRAL

Eh bien ! Quel est son sort et que viens-tu me dire ?
Sais-tu si Lanassa...

L'OFFICIER

Je n'ai pu m'en instruire.

LE GÉNÉRAL

Qui peut donc t'arrêter ?

L'OFFICIER

Un spectacle d'horreur,
Que du cruel bramine apprête la fureur ;
Le peuple, dont la foule inonde ce rivage,
De tout autre chemin m'a fermé le passage.

725

LE GÉNÉRAL

Comment ! Explique-toi, parle.

L'OFFICIER

En ces mêmes lieux,
Seigneur, le croirez-vous ? Dans une heure, à nos yeux,

730

Ciel ! Une veuve, au gré de leur féroce attente,
Dans les feux dévorants va se plonger vivante.
La coutume l'ordonne et soutient sa vertu ;
Elle suit son époux...

735

LE GÉNÉRAL

Ah ! Dieu ! Que me dis-tu ?

L'OFFICIER

Dans le temple déjà la victime est entrée ;
Cette cérémonie effroyable et sacrée
Est une fête aux yeux de ce peuple insensé,
Qui croit voir un autel dans le bûcher dressé.
Les riches ornements dont la veuve se pare
Avant que de marcher à cette mort barbare,
L'or et les diamants, les perles, les rubis,
Dont le pompeux éclat relève ses habits,
Offrande à ces autels, et butin du bramine,
N'entretiennent que trop la soif qui le domine ;
C'est le triomphe ici de la cupidité,
Celui du fanatisme et de la cruauté.

740

745

LE GÉNÉRAL

Et la religion consacre leur furie !
Nous pourrions, nous, français, souffrir leur barbarie ?
Elle irait à la mort, et j'en serais témoin ?

750

L'OFFICIER

Pardonnez, si par vous chargé d'un autre soin...

LE GÉNÉRAL

Oublions mon amour, l'humanité m'appelle ;
Ces moments sont trop chers, sont trop sacrés pour elle :
De ma défense, ami, l'infortune a besoin ; 755
Voler à son secours, voilà mon premier soin :
Et j'atteste le ciel et ce coeur qui m'anime,
Que je vais tout tenter pour sauver la victime.
Viens, courons, suis mes pas.

L'OFFICIER

Eh ! Que prétendez-vous ? 760
Que pouvons-nous pour elle ? Et quels droits avons-nous ?
Comment du fanatisme écarter les injures ?

SCÈNE IV

Le grand bramine, suivi de ses bramines ; Le général français, les deux officiers français.

LE GRAND BRAMINE

Superbe européen, quels sont donc ces murmures ?
De l'époux qui n'est plus cet hommage attendu,
Ce digne sacrifice est presque suspendu ; 765
Au mépris de la trêve on répand les alarmes,
Les tiens même ont parlé de courir à leurs armes ;
Sans respect pour le temple, en ce parvis sacré,
En tumulte par eux je viens d'être entouré.

LE GÉNÉRAL

Ah ! Je les reconnais au voeu qui les enflamme ! 770

LE GRAND BRAMINE

Tu leur donnais cet ordre ?

(À l'officier français.)

LE GÉNÉRAL

Il était dans leur âme.

Cours, suspends en mon nom les transports des français.

Qu'ils n'entreprennent rien, ils seront satisfaits.

SCÈNE V

Le grand bramine, le général français.

LE GÉNÉRAL

Barbare, il est donc vrai, ces moeurs abominables

775

Que les européens traitent encor de fables,

Tant ils ont peine à croire à leur férocité,

C'est toi qui les maintiens par ton autorité !

Des temples protecteurs les enceintes tranquilles,

Aux malheureux mortels doivent servir d'asiles ;

780

Les ministres des cieux sont des anges de paix,

Il ne doit de leurs mains sortir que des bienfaits :

C'est par l'heureux emploi de consoler la terre,

Qu'ils honorent le temple et leur saint ministère,

Et que le sacerdoce auguste et respecté,

785

Sans crime avec le trône entre en rivalité.

Et toi, honte des dieux qu'ici tu représentes,

Ne levant vers le ciel que des mains malfaisantes,

Tu fais des cruautés une loi de l'état,

Et l'apanage affreux de ton pontificat !

790

C'est au pied des autels que les bûchers s'allument,
Qu'on livre la victime aux feux qui la consomment ;
Des prêtres ont ouvert ces horribles tombeaux ;
L'encensoir est ici dans la main des bourreaux.
Ainsi donc, d'un oeil sec tu verras une femme
S'élancer à ta voix dans des gouffres de flamme !
Ton oreille entendra les cris de sa douleur !
Je ne la connais point, je connais son malheur,
Je connais la pitié ; mon coeur est né sensible
Autant qu'on voit le tien se montrer inflexible ;
Dans l'excès des tourments elle est prête à périr,
Contre vos moeurs et toi je viens la secourir,
Déchirer le bandeau de cette erreur stupide,
Qui force en ces climats la femme au suicide,
Et faire dire un jour à la postérité :
Montalban, sur ces bords, fonda l'humanité.

795

800

805

LE GRAND BRAMINE

Quelle est donc ton audace ?

LE GÉNÉRAL

Apprends à nous connaître.

LE GRAND BRAMINE

Es-tu vainqueur ici pour nous parler en maître ?

LE GÉNÉRAL

Je parle en homme.

810

LE GRAND BRAMINE

Et moi comme organe des cieux,

Comme un prêtre, un mortel inspiré par ses dieux.

LE GÉNÉRAL

Tes dieux t'exciteraient à tant de barbarie !

LE GRAND BRAMINE

Quel es-tu, pour juger des mœurs de ma patrie,
Pour vouloir renverser et plonger dans l'oubli
Sur des siècles sans nombre un usage établi ?
Crois-tu déraciner de ta main faible et fière
Cet antique cyprès qui couvre l'Inde entière ?

815

LE GÉNÉRAL

J'y porterai la hache. Et l'effort sera vain.
Le temps autour de l'arbre a mis un triple airain.

820

LE GÉNÉRAL

Dis autour de ton coeur : plus l'usage est antique,
Plus il est temps qu'il cesse, et plus, coeur fanatique,
Tu devrais commencer à sentir les remords
Qu'avant toi tes pareils n'ont point eus sur ces bords.
Barbare ! De quel nom faut-il que je te nomme ?
Toi prêtre ! Toi bramine ! Et tu n'es pas même homme.
La douce humanité, plus instinct que vertu,
Ce premier sentiment qui ne s'est jamais tu,
Né dans nous, avec nous, et l'âme de notre être,
Ce qui fait l'homme enfin, tu peux le méconnaître ?
De quel souffle, en naissant, fus-tu donc animé ?
Quel monstre ou quel rocher dans ses flancs t'a formé ?
Tu n'as donc, malheureux, jamais versé de larmes,
De l'attendrissement jamais senti les charmes ?

825

830

Il m'a fallu venir sur ces bords révoltants,
 Pour t'apprendre qu'il est des coeurs compatissants.
 Je te rends grâce, ô ciel ! Dont la voix tutélaire
 M'appelait dans ce temple, ou plutôt ce repaire.
 Tigres, j'arrêterai vos excès inhumains ;
 Vos infâmes bûchers par moi seront éteints.

835

840

LE GRAND BRAMINE

Éteindras-tu l'amour ? Éteindras-tu le zèle,
 Le courage fondé sur la base immortelle
 De la religion qui confond dans ces lieux
 Le respect de l'époux et le respect des dieux ?
 Un généreux amour, conservé dans les âmes,
 De la mort parmi nous fait triompher les femmes ;
 Si de ce dévouement leur grand coeur est jaloux,
 Crois-tu que nous soyons plus indulgents pour nous ?
 Sais-tu pourquoi je suis le premier des bramines ?
 Je parvins à ce rang par des chemins d'épines ;
 J'ai déchiré ce sein de blessures couvert ;
 Sans courir à la mort, j'ai fait plus, j'ai souffert.
 Quant à la loi cruelle où la veuve est soumise,
 Autant que la raison, l'équité l'autorise ;
 Les femmes autrefois, ne l'as-tu point appris ?
 Hâtaient par le poison la mort de leurs maris.

845

850

855

LE GÉNÉRAL

Non, je ne te crois pas ; ces épouses fatales,
 L'enfer ne les vomit qu'à de longs intervalles.
 Le crime sur la terre est toujours étranger :
 Comme tous les fléaux, il n'est que passager ;
 C'est le premier bourreau des coeurs dont il s'empare.
 La femme est moins cruelle, et toi seul es barbare.
 Écoute, vos bûchers, vos spectacles d'horreur,

860

N'ont que trop justement excité ma fureur ;
Je marche dans ces lieux sur des monceaux de cendre, 865
De l'indignation je n'ai pu me défendre ;
Mais songe que demain ces remparts sous nos coups
Peut-être vont tomber, et la ville être à nous.
Prends un peu de nos moeurs ; si tu n'es pas sensible,
Ne sois pas inhumain, l'effort n'est pas pénible ; 870
Trop sûr que tu dois l'être en ces funestes lieux,
Qu'on n'y souffrira plus un usage odieux :
De celles qu'opprimait votre loi meurtrière,
Souffre au moins qu'aujourd'hui je sauve la dernière.
Que dis-je ? Applaudis-toi, quand je lui tends la main ; 875
Laisse-là ta coutume, il s'agit d'être humain.

LE GRAND BRAMINE

Tu te flattes en vain que ton bras la délivre,
Qu'assez lâche aujourd'hui pour consentir à vivre,
Elle aille sous ses pieds disperser sans remords
La cendre de l'époux qui l'attend chez les morts. 880
A-t-elle un père, un frère ? Eh bien ! De la nature
Leur juste fermeté fait taire le murmure ;
À leur exemple ici sois donc moins effrayé :
Ils domptent la nature, étouffe la pitié.

LE GÉNÉRAL

Oui, tyran ! Je vois trop que ton âme inflexible, 885
À toute émotion veut être inaccessible ;
Je vois trop dans ce temple, ouvert au préjugé,
Ton endurcissement en système érigé ;
Puisque rien ne fléchit ton cruel caractère,
Ce que ma voix n'a pu, nos armes le vont faire ; 890
Et l'Inde, malgré toi, verra marquer mes pas
Par cette humanité que tu ne connais pas.

Je jure sur ce fer, ce fer que mon courage
Ne saurait employer pour un plus digne usage,
Je jure dans ce temple où tu répands l'effroi,
De sauver la victime et d'abolir ta loi.

895

SCÈNE VI

Le grand bramane, un bramane, le général français.

UN BRAMANE

La veuve a dépouillé dans l'enceinte sacrée
Les pompeux ornements dont elle était parée ;
On vous attend, on veut remettre entre vos mains
Les offrandes.

900

LE GRAND BRAMANE

Sortons.

LE GÉNÉRAL

Arrêtez, inhumains !
Il n'est point de moyens qu'en ces lieux je n'emploie ;
Oui, dès ce moment même, il faut que je la voie.

LE GRAND BRAMANE

Modère ce transport et quitte cet espoir ;
Se soustraire aux regards est pour elle un devoir :
Jamais un étranger ne peut approcher d'elle :
Et dans la solitude où ce moment l'appelle,
Des expiations, des soins religieux
Dérobent même encor sa présence à nos yeux.

905

910

LE GÉNÉRAL

Elle ne mourra point : malgré ton artifice,
Je saurai la soustraire aux horreurs du supplice.
Tyran d'un sexe faible ! Ah ! Tu ne sais donc pas
Combien il nous est cher et dans tous les climats !
Nos chevaliers français, remplis du même zèle,
Mille fois en champ clos vengèrent sa querelle ;
Même sans le lien des amoureux penchants,
Nous sauvâmes sa vie ou sa gloire en tout temps.

915

LE GRAND BRAMINE

Et c'est où je t'arrête ; oui, c'est sa gloire même,
Qui de mourir ici lui fait la loi suprême.
Penses-tu qu'oubliant tout ce qu'elle se doit,
Pour l'intérêt de vivre, elle en perde le droit ?
Elle a promis sa mort ; la pitié qui te presse
Ne peut rien sur son âme et rien sur sa promesse.
Loin de plaindre son sort, admire son grand coeur ;
Ne le soupçonne point de faiblesse ou d'erreur ;
L'honneur engage enfin cette épouse fidèle :
Quand je te céderais, tu n'obtiendrais rien d'elle.

920

925

SCÈNE VII

Le général français, un officier français.

L'OFFICIER

J'accours vers vous, seigneur ; ah ! Savez-vous les vœux ;
Les soins du gouverneur et ses complots affreux ?

930

LE GÉNÉRAL

Précipiterait-on cet appareil tragique ?

L'OFFICIER

Ô superstition ! L'indien fanatique
Ne demandait la trêve, en ces funestes lieux,
Que pour favoriser un spectacle odieux,
Pour laisser au bramine, impunément barbare, 935
Le loisir d'attiser le bûcher qu'il prépare.

LE GÉNÉRAL

J'apprêtais ce triomphe au bramine endurci !
Pour la faire périr on me jouait ainsi !
Ah ! D'indignation tout mon coeur se soulève.
Retournons vers mon camp, et que la guerre achève 940
De purger ces climats d'un peuple aussi pervers.
Allons : les perdre, amis, c'est servir l'univers...
Mais la trêve subsiste, et ma foi n'est point vaine.
L'honneur me tient aussi dans sa funeste chaîne,
Et sa loi tyrannique accable en même temps 945
L'innocence qui souffre, et moi qui la défends.
Que je tienne à l'honneur, l'humanité murmure ;
Que je veuille être humain, il faut être parjure ;
Que dis-je ? Exterminer cette triste cité,
Tout un peuple, est-ce là servir l'humanité ? 950
Non ; du lâche bramine et de son artifice,
J'ai peine à croire encor le gouverneur complice ;
De tant de perfidie il n'a pu se noircir :
Près de lui, sans tarder, courons nous éclaircir ;
J'attends un autre soin de l'honneur qui l'anime : 955
Le nôtre est de défendre un sexe qu'on opprime.
Viens donc, et prévenant de féroces excès,

ACTE IV

SCÈNE I

LA VEUVE (*vêtue de lin*)

Voilà donc mon destin ! Voilà donc mon partage !
J'achèverai de vivre à la fleur de mon âge. 960
Le ciel me rend un frère, et c'est dans ces moments
Qu'il faut que je m'arrache à ses embrassements ;
Et je n'en puis goûter l'émotion si douce :
La nature m'attire et l'honneur me repousse.
Une autre voix me charme et m'accable à son tour ; 965
Victime de l'hymen, victime de l'amour,
Il me faut renfermer cette secrète flamme,
Ce profond sentiment qui maîtrise mon âme ;
Et la mort dans le coeur, marcher le front serein
Au bûcher où m'entraîne un époux inhumain. 970
Il semble à mes douleurs, que sa rigueur extrême
Une seconde fois m'arrache à ce que j'aime.
Il a fait tous mes maux, et je dois aujourd'hui
Paraître heureuse encor de m'immoler pour lui :
Ma destinée entière est-elle assez cruelle ! 975
Ô toi que j'adorai, toi qu'en vain je rappelle,
Toi dont le souvenir, si cher à mon amour,
M'aida dans mes ennuis à supporter le jour,
De tout ce que j'aimais sans retour séparée,
Par ta fatale absence au désespoir livrée, 980

Aide-moi maintenant à quitter sans effroi
Ce jour que Lanassa n'eût aimé que pour toi.

SCÈNE II

La veuve, le grand bramine.

LE GRAND BRAMINE

La parole, Madame, à vos parents donnée,
Ne laisse aucun retour à votre âme enchaînée.
Au sang dont vous sortez votre vertu répond ; 985
Et si j'en crois la paix qu'on voit sur votre front,
Vous chérissez sans doute une promesse austère,
Qui ne vous permet plus un regard vers la terre.
Votre âme a déjà pris, dans ses devoirs pressants,
Un courage au-dessus des révoltes des sens ; 990
Elle s'élance aux cieux, où, pure et sans mélange,
Sa source fut cachée avec celle du Gange.
Si vous quittez la vie et ses vaines douceurs,
Vous honorez nos lois, vous consacrez nos mœurs ;
Vous en raffermissez les profondes racines ; 995
Vous transmettez l'exemple à d'autres héroïnes ;
Vous conservez l'honneur de ceux qui vous sont chers ;
Du bûcher vous régnez jusque sur les enfers,
Et si pour expier jusqu'aux moindres souillures,
Votre époux est tombé dans ces lieux de tortures, 1000
Votre mort le rachète, et votre dévouement
En un bonheur sans fin va changer son tourment.
C'est peu de joindre ici votre image aux statues
De celles que l'effroi ni la mort n'ont vaincues,
Tandis que votre nom sur la terre vivra, 1005
Du pays Malabare aux sommets d'Eswara,
Dans des astres sereins vous rejoindrez ces veuves,

Qui de la foi promise ont su donner ces preuves,
Et qui pour leurs époux n'ont pas cru dans le ciel
Trop payer de leur mort un repos éternel.

1010

LA VEUVE

Sans savoir par quels biens un Dieu juste répare
Les horreurs de la mort que la loi me prépare,
Et sans vouloir chercher, par un soin superflu,
Quel sera mon destin dans un monde inconnu,
Je me sacrifierai, puisque enfin tout l'exige, 1015
La loi, l'honneur des miens, mon propre honneur ; que dis-je !
Le dégoût de la vie est au fond de mon coeur ;
Je ne reproche aux dieux que leur trop de rigueur ;
Hélas ! En prononçant ma sentence mortelle,
Ils pouvaient m'accorder une fin moins cruelle, 1020
Et s'ils voulaient ma mort à l'âge où je me vois
En charger la nature et non pas votre loi.
J'aurais pu différer d'un an mon sacrifice ;
Mais j'ai craint des soupçons l'ordinaire injustice ;
J'ai craint que l'on n'osât, sur ce retardement, 1025
Du refus de mourir m'accuser un moment.
Et puisque dans mon coeur j'étais déterminée
À subir cette mort où je suis condamnée,
J'ai mieux aimé courir au devant du trépas,
Que de le voir vers moi s'avancer pas à pas. 1030
Je ne fais qu'un seul voeu du fond de cet abîme :
C'est d'être de l'honneur la dernière victime,
Et que l'humanité, dont il blesse les lois,
Reprenne en ces climats son empire et ses droits.

LE GRAND BRAMINE

Qu'osez-vous souhaiter ? Qu'avez-vous dit, madame ?
Étouffez un tel voeu dans le fond de votre âme.

1035

L'humanité ! Faiblesse ! Impuissance du bien,
Des mortels corrompus chimérique lien !
Ce vœu trop indiscret dont votre âme est séduite,
De votre sacrifice affaiblit le mérite ; 1040
Mais je vous connais mieux, de vous-même jamais
Vous n'auriez pu former ces aveugles souhaits.
Ces fiers européens jusqu'en nos esprits même
Ont soufflé le poison de leur lâche système ;
Mais plus ces étrangers, nous infectant d'erreurs, 1045
Veulent nous inspirer leur doctrine et leurs mœurs,
Plus il faut par l'éclat des exemples sublimes,
Combattre et repousser de funestes maximes :
D'une âme haute et ferme au-dessus de son sort,
Telle enfin que la vôtre, on attend cet effort. 1050
Songez en ces moments que l'Inde vous contemple,
Et de votre courage exige un grand exemple.

SCÈNE III

LA VEUVE

Où fuir ? Où me sauver d'un horrible trépas ?
La flamme me poursuit, je la vois sous mes pas,
Je la sens... que de maux avant de cesser d'être ! 1055
Dans quels affreux climats j'eus le malheur de naître !

SCÈNE IV

La veuve, le jeune bramine.

LE JEUNE BRAMINE

J'accours vers toi, ma soeur, tu vas changer de sort ;

Connais mon espérance et renonce à la mort.
Du chef des assiégeants la généreuse envie
Auprès du gouverneur hautement t'a servie :
Tu vivras, il l'exige ; un dieu consolateur
De ce vaillant guerrier fait ton libérateur.

1060

LA VEUVE

Il ne s'informait point quelle était la victime ?

LE JEUNE BRAMINE

Non ; l'humanité seule et l'inspire et l'anime.
Avec quelle chaleur sa pitié, son courroux,
Son indignation éclatait devant nous !
Il n'aurait point montré d'ardeur plus véhémence
Pour défendre une soeur ou sauver une amante.
À de si beaux transports je brûlais d'applaudir ;
Mais aux yeux du bramine à ce point m'enhardir,
C'était faire à des coeurs dont le mien se défie,
Soupçonner l'intérêt que je prends à ta vie.
Qu'il est dur de cacher la pitié dans son sein,
Et de dissimuler pour paraître inhumain !
Hélas ! L'euro péen, ne pouvant me connaître,
Me voyait du même oeil qu'il voyait le grand-prêtre.
Ah ! Combien j'en souffrais ! Il court au gouverneur ;
À te sauver la vie il a mis son honneur,
Et sans tes surveillants, dans sa fureur extrême,
Il viendrait en ce lieu t'en arracher lui-même.

1065

1070

1075

1080

(À part.)

LA VEUVE

Ah ! Détourne ses pas ; tu connais trop la loi,

Il ne peut en ces lieux paraître devant moi ;
Les yeux d'un étranger souilleraient la victime,
De sa seule présence on me ferait un crime.
Mais peut-être en ce jour, quoiqu'il soit mon soutien, 1085
Ton intérêt pour moi t'exagère le sien :
Il a pris ma défense, il suivait dans son zèle
Un premier mouvement de pitié naturelle ;
Mais cet européen envoyé par son roi,
N'a-t-il pas d'autres soins que de penser à moi ? 1090
Peut-il prendre ma cause et ne pas me connaître ?
D'ailleurs puis-je accepter ? Un seul mortel peut-être...

LE JEUNE BRAMINE

J'ai vu l'instant, te dis-je, où pour l'humanité,
Des lois de l'honneur même il se fût écarté.
Oui, prêt à tout oser, prêt à rompre la trêve, 1095
Plutôt que de souffrir que ton bûcher s'élève.
Aux transports vertueux de sa noble fureur,
Je prenais l'Inde entière et nos lois en horreur.

SCÈNE V

La veuve, Fatime, le jeune bramine.

(Au jeune bramine.)

FATIME

Vous n'avez point, madame, à craindre la présence
Du chef des assiégeants qui prend votre défense, 1100
Et n'ayant pu vous voir, ni même l'espérer,
Il ne vous cherchera que pour vous délivrer.
Mais contre la rigueur d'un usage barbare,

Trop hautement, pour vous, ce guerrier se déclare.
 Ce héros dans ces lieux n'est point en sûreté : 1105
 J'ai vu le fanatisme et ce peuple irrité ;
 Le bramine jaloux de garder sa victime,
 Contre cet étranger lui-même les anime ;
 Il le peint dans nos murs comme un monstre odieux,
 L'ennemi de nos lois, l'ennemi de nos dieux. 1110
 Je crains de ces clameurs quelque suite sanglante.
 Engagez-le à cacher l'appui qu'il vous présente,
 Ou les soins du guerrier qui vous sert aujourd'hui,
 Peut-être vains pour vous, vont tourner contre lui.

LA VEUVE

Eh quoi ! Malgré la trêve, il périrait, Fatime ! 1115
 J'ai trop tardé, sans doute, à livrer la victime.
 Je cours de mon bûcher ordonner les apprêts.

FATIME

Ô ciel ! Qu'allez-vous faire ?

LE JEUNE BRAMINE

Et je le souffrirais !

LA VEUVE

Voyez à quels périls mon intérêt l'expose. 1120
 Il peut perdre la vie, et j'en serais la cause.
 Je crains pour lui l'appui qu'il daigne me prêter ;
 Quel que soit son secours, je n'en puis profiter,
 Mais si je me dérobe aux soins de son courage,
 Je dois le garantir d'un peuple qui l'outrage, 1125
 De tous ces furieux détourner le poignard,

Et mettre entre eux et lui mon bûcher pour rempart.

LE JEUNE BRAMINE

Ton danger fait le sien : ma soeur, consens à vivre,
Et ce peuple aujourd'hui cesse de le poursuivre.

LA VEUVE

Mon trépas le sert mieux, et je cours à la mort, 1130
Autant pour le sauver, que pour remplir mon sort.
On ne me verra point, en prolongeant ma vie,
Favoriser moi-même une aveugle furie ;
Oui, mon coeur va répondre à la grandeur du sien :
Je vole à son secours comme il volait au mien. 1135

SCÈNE VI

Fatime, le jeune bramine.

LE JEUNE BRAMINE

Ne l'abandonnez pas : pour chercher le grand-prêtre,
Le général français ici va reparaître ;
J'attendrai ce guerrier, j'obtiendrai qu'aujourd'hui
Il dissimule encor pour ma soeur et pour lui.

SCÈNE VII

LE JEUNE BRAMINE

Ainsi le fanatisme aveugle ses victimes ! 1140
Héroïque mortel, plein de transports sublimes,
Faut-il donc pour toi-même avoir à redouter

Le généreux appui que tu veux nous prêter !

SCÈNE VIII

Le jeune bramine, le général français.

LE JEUNE BRAMINE

Seigneur, où courez-vous ? Je mérite peut-être...

LE GÉNÉRAL

Que me veux-tu ?

1145

LE JEUNE BRAMINE

Qu'au moins vous daigniez me connaître.

LE GÉNÉRAL

J'ai vu le chef des tiens, c'est te connaître assez.

LE JEUNE BRAMINE

Ah ! Je diffère d'eux plus que vous ne pensez.

LE GÉNÉRAL

Que m'importe ?

LE JEUNE BRAMINE

Je plains le destin déplorable
De celle qu'en ces lieux notre coutume accable.

1150

LE GÉNÉRAL

Au-devant de mes pas t'aurait-on envoyé ?
De toi tout m'est suspect et jusqu'à la pitié ;
Laisse-moi.

LE JEUNE BRAMINE

Non, seigneur, que mon coeur vous révèle...
Quel puissant intérêt m'est inspiré par elle.
À la mort qui l'attend vous voulez la ravir,
Je le veux plus que vous, et puis vous y servir.
Connaissez en un mot toute ma destinée :
J'ai retrouvé ma soeur dans cette infortunée.

1155

1160

LE GÉNÉRAL

Ta soeur ! Elle !

LE JEUNE BRAMINE

Elle-même.

LE GÉNÉRAL

Ah ! Dieu ! S'il est ainsi,
Barbare, ses dangers en sont plus grands ici.

LE JEUNE BRAMINE

Ils le sont moins, seigneur.

1165

LE GÉNÉRAL

Je sais trop votre rage,
À quelle cruauté le nom de frère engage.

LE JEUNE BRAMINE

Ne me confondez point, par grâce, avec les miens ;
Non, je sais mieux du sang respecter les liens :
Ma soeur, prête à périr par des lois inhumaines, 1170
Sur un bûcher ! Ah ! Dieux ! Son sang crie en mes veines ;
Pour un objet si cher je pourrai tout braver,
Je suis européen dès qu'il faut la sauver ;
Attendez tout de moi, seigneur.

LE GÉNÉRAL

Vous l'avez vue. 1175
Est-il vrai qu'à la mort elle soit résolue ?

LE JEUNE BRAMINE

Vous en seriez surpris, vous en seriez touché.
À son cruel devoir son coeur est attaché ;
Devoir d'autant plus dur à son âme asservie,
Qu'on croit que cet hymen qui lui coûte la vie, 1180
N'était point le lien que son coeur eût choisi.

LE GÉNÉRAL

Et celui qu'elle aimait, d'un lâche effroi saisi,
Souffrira sous ses yeux cet horrible spectacle !
À la mort d'une amante il n'ose mettre obstacle !
Son sort me touche, moi, qui lui suis étranger ; 1185
Comme homme seulement je viens la protéger.
Le lâche ! Que fait-il ? Qu'est-ce qu'il appréhende ?
Comment peut-il souffrir qu'un autre la défende ?

LE JEUNE BRAMINE

Sans doute en d'autres lieux le ciel l'a retenu :
Mais qu'avec mes destins mon coeur vous soit connu : 1190
Autant que je le puis, je répare l'injure
Qu'en ce climat barbare on fait à la nature :
Loin d'exhorter ma soeur à subir le trépas,
C'est moi qui vous cherchais, c'est moi qui, sur vos pas,
Venais me joindre à vous pour lui sauver la vie. 1195
J'ai tout tenté près d'elle, et ne l'ai point fléchie ;
Mais je suis trop heureux dans ces moments d'effroi,
Puisqu'elle trouve en vous même intérêt qu'en moi.
Vous êtes né sensible, et le ciel nous ordonne
De sauver, s'il se peut, des jours qu'elle abandonne ; 1200
Arrachons Lanassa...

LE GÉNÉRAL

La foudre m'a frappé !
Quel nom !

LE JEUNE BRAMINE

Quel cri, seigneur, vous est donc échappé ?

LE GÉNÉRAL

Lanassa la victime ! 1205

LE JEUNE BRAMINE

Elle vous est connue ?

LE GÉNÉRAL

Lanassa pour mourir dans ces lieux retenue !

Et j'ignorais mes maux, je venais de si loin
Pour être de sa mort l'infortuné témoin !
Je veux la voir.

1210

LE JEUNE BRAMINE

Seigneur...

LE GÉNÉRAL

J'y vole à l'instant même.
Veux-tu donc que je laisse immoler ce que j'aime ?

LE JEUNE BRAMINE

Vous l'aimeriez ? Qui, vous ?

LE GÉNÉRAL

N'arrête point mes pas.

1215

LE JEUNE BRAMINE

D'impénétrables murs ne vous permettront pas...
Et la trêve interdit, seigneur, la force ouverte ;
Oui, ce serait courir vous-même à votre perte.
N'allons point rendre vains, par d'aveugles transports,
Les prodiges qu'un Dieu fait pour nous sur ces bords.

1220

LE GÉNÉRAL

Eh ! Que peux-tu pour elle en ce péril extrême ?
Il est un souterrain caché dans ces murs même,
Et par où l'on m'a dit qu'une femme autrefois
Fut soustraite à prix d'or à la rigueur des lois ;
Il répond dans ces lieux à cette fosse ardente

1225

Où doit s'ensevelir la victime innocente ;
Et par d'autres détours à la mer il conduit.
Bientôt la trêve expire et le meurtre la suit ;
Si le bramine altier presse le sacrifice,
Au défaut de la force, employons l'artifice.
Moi du sein de ce temple avec vous au-dehors,
Le ciel, c'est mon espoir, va servir nos efforts.

1230

LE GÉNÉRAL

Si près et si loin d'elle ! Ah ! Chaque instant me tue.
Je frissonne d'horreur ; mon oreille éperdue,
Dans des feux dévorants croit entendre ses cris.

1235

LE JEUNE BRAMINE

Ah ! Seigneur, commandez encore à vos esprits.
Redoutez aujourd'hui ce zèle fanatique,
D'où sortirait bientôt la révolte publique ;
Avec nous, dans ce temple, on sait votre entretien ;
Les esprits soulevés n'écouteront plus rien.
Pour sauver Lanassa, quelque soin que je prise,
Vous-même vous feriez presser le sacrifice.
Regagnez votre camp, pour Lanassa, pour vous ;
Dérobez-vous surtout à de perfides coups.

1240

LE GÉNÉRAL

Eh bien ! Je veux t'en croire et suis sans défiance :
Mais de ton zèle ici pour première assurance,
Viens donc chez le grand-prêtre abjurer devant moi
Le ministère affreux qu'il n'a commis qu'à toi.

1245

LE JEUNE BRAMINE

Que dites-vous ? Non, non ; il me faut, au contraire,
Feindre encor de garder ce fatal ministère :
Il serait aussitôt remis en d'autres mains ;
Le délai nous sert mieux contres des inhumains.

1250

LE GÉNÉRAL

Je cède à tes raisons ; ton zèle me rassure.
Je servirai l'amour ; cours servir la nature.

LE JEUNE BRAMINE

Ma soeur me résistait ; mais je vais l'informer
Quel bras en sa faveur aujourd'hui va s'armer.
Le grand-prêtre s'avance ; adieu, seigneur ; je tremble
Que le barbare ici ne nous surprenne ensemble ;
Adieu, comptez sur moi.

1255

SCÈNE IX

Le grand bramine, le général français.

LE GÉNÉRAL

Vas-tu donc la chercher ?
Vas-tu dans ta fureur la traîner au bûcher ?

1260

LE GRAND BRAMINE

Profane, crois-tu donc que sa vertu constante...

LE GÉNÉRAL

Je n'aurai point en vain retardé ton attente.

LE GRAND BRAMINE

Quand tu vois que son sort et même ses souhaits...

LE GÉNÉRAL

Son sort d'elle et de toi dépend moins que jamais. 1265
Le dessein que j'ai pris n'est que trop légitime ;
Tu ne connaissais pas le prix de la victime,
Cruel ! Tu l'apprendras. Engagé par ma foi,
De la trêve en ces lieux je respecte la loi ;
Mais si dans ma fureur je cherche à me contraindre, 1270
Épargne la victime, ou je vais tout enfreindre.
Aux transports violents où tu me vois livré,
Crois que tout est possible et que rien n'est sacré.
J'aurai les yeux partout ; avant que tu l'immoles,
Toi, cruel ! Tous les tiens, tes autels, tes idoles, 1275
Je n'épargnerai rien ; mon bras pour elle armé,
Sauvera tout son sexe avec elle opprimé.
Parmi les flots de sang qu'on m'aura fait répandre,
Je l'enlève au travers de cette ville en cendre,
Et vengeant les malheurs que ta rage enfanta, 1280
On cherchera la place où ton temple exista.

SCÈNE X

Le grand bramine, les bramines.

LE GRAND BRAMINE

Quel est donc cet excès de démente et de rage ?
Jusqu'au pied des autels l'insolent nous outrage.
De la religion il attaque les droits ;
Pour sauver la victime il veut changer nos lois.
Ne perdons point de temps, écartons la tempête ;
Que dis-je, l'écarter ? Tournons-là sur sa tête,
Et par sa perte, amis, vengeons avec éclat
Nos usages, nos lois, et ce temple et l'état.

1285

ACTE V

SCÈNE I

Fatime, le jeune bramine.

*(Le théâtre représente le parvis de la pagode des bramines, entouré de rochers ;
un bûcher est dressé au milieu de la place ; on voit au loin la mer.)*

FATIME

Où portez-vous vos pas, et quel soin vous anime ?

1290

LE JEUNE BRAMINE

Ma soeur n'a plus d'appui, tout est perdu, Fatime.
Vous avez cette nuit entendu vers le fort
Quels éclats ont soudain retenti sur le port ;
Des traîtres corrompus par les dons du bramine,
Sur la flotte ont porté la flamme et la ruine,
Et du camp aux vaisseaux, volant à leur secours,
Leur chef dans ce désastre a terminé ses jours ;
L'escadre européenne, à demi consumée,
De ses tristes débris laisse la mer semée,
Et sur quelques vaisseaux tout le camp remonté,
D'une fuite rapide au loin s'est écarté.

1295

1300

FATIME

Ainsi toute espérance est pour jamais détruite.

LE JEUNE BRAMINE

De cet événement voyez déjà la suite ;
Le bûcher est dressé.

FATIME

Quel spectacle d'horreur !

1305

LE JEUNE BRAMINE

On va me commander d'y conduire ma soeur ;
Mais avant d'obéir, de me séparer d'elle,
Dût fondre sur ma tête une foule cruelle,
Loin d'être de sa mort le ministre odieux,
Il faudra que moi-même on m'immole en ces lieux.
Et loin d'elle au moment...

1310

LE JEUNE BRAMINE

Sa prudence inquiète
M'interdit avec soin l'accès de sa retraite,
Tant elle a craint mon zèle, et surtout les secours
De cet européen qui protégeait ses jours !
Courez vers elle encor, portez-lui la prière,
La résolution, le désespoir d'un frère.
Fatime, assurez-la que de tout mon effort,
Aux yeux du peuple entier, j'empêcherai sa mort.

1315

SCÈNE II

LE JEUNE BRAMINE

Dans un si beau dessein cet étranger succombe ; 1320
Ma déplorable soeur dans l'abîme retombe.
J'espérais que son coeur, qui me brave aujourd'hui,
Balancerait au moins entre la mort et lui.
Cruelle ! Avec transport je courais pour t'apprendre
Que le bras d'un amant s'armait pour te défendre ! 1325
Heureuse maintenant d'ignorer quelle main
Te prêtait un secours que le ciel rend si vain !

SCÈNE III

Le grand et le jeune bramines, Peuples indiens.

(Au jeune bramine.)

LE GRAND BRAMINE

Peuples, soyez en paix ; c'est moi qui vous délivre
De ces européens ardents à vous poursuivre ;
Une fois dans la ville entrés victorieux, 1330
Ils y changeaient nos moeurs, ils en chassaient nos dieux.
Pour mieux exécuter le dessein que j'achève,
J'ai devancé l'instant qui terminait la trêve ;
Mais si j'étais réduit à cette extrémité,
J'accordais la justice et la nécessité. 1335
Voyez nos citoyens immolés sur ces rives ;
C'est du pied de ces murs que tant d'ombres plaintives,
Semblent en se levant m'avouer de concert
Du coup inattendu qui les venge et vous sert.
J'ai vu de vos esprits la révolte soudaine, 1340

Au premier bruit semé, que d'une main hautaine
 Le chef des assiégeants prétendait arracher
 Une fidèle veuve aux honneurs du bûcher ;
 Brama qui la protège, et dont l'Inde est chérie,
 Raffermit la coutume en sauvant la patrie ;
 Il repousse par moi d'audacieux mortels,
 Il conserve vos murs, et venge vos autels.
 C'est vous que j'ai chargé d'amener la victime ;
 Allez, ne tardez pas.

1345

LE JEUNE BRAMINE

Qui ! Moi ! Qu'après ton crime,
 Soumis à tes fureurs, je cours la chercher ?
 Que je traîne une femme à ce fatal bûcher ?
 Tu violates la trêve et ces lois mutuelles,
 Ce droit des nations au fort de leurs querelles ;
 Et lâche incendiaire, odieux destructeur,
 Tu voudrais me paraître un dieu libérateur !
 Ah ! Lorsque ta fureur et ta haine couverte,
 Du chef de ces français précipite la perte,
 Connais-moi tout entier, et sache qu'aujourd'hui,
 Pour sauver Lanassa, je me joignais à lui.

1350

1355

1360

LE GRAND BRAMINE

Qu'entends-je ? Tu formais une trame si noire,
 Et m'oses insulter, toi, traître ?

LE JEUNE BRAMINE

Et j'en fais gloire.
 Je l'étais envers toi, non comme toi, cruel,
 Pour commettre le crime à l'ombre de l'autel ;
 Je l'étais pour sauver d'une mort effroyable

1365

Un sexe infortuné que ta coutume accable.

LE GRAND BRAMINE

Vois donc où t'a conduit une folle pitié,
Tu livrais ton pays !

LE JEUNE BRAMINE

J'en savais la moitié, 1370
La moitié la plus faible, et la plus malheureuse ;
Celle que poursuivait une loi monstrueuse ;
Celle qu'en tous les temps, d'un si cruel accord,
Notre sexe opprima par le droit du plus fort ;
Celle pourtant qu'on voit, à nos destins unie, 1375
Nous aider à porter les peines de la vie,
Et dont le charme inné, toujours victorieux,
Partout adoucit l'homme, excepté dans ces lieux.

LE GRAND BRAMINE

Effroyable blasphème, outrage inconcevable !
Brama ne tonne point sur ta tête coupable ! 1380

LE JEUNE BRAMINE

Tu ne sais pas encor ce que j'osais ici,
De quel crime à tes yeux je suis encor noirci ;
En sauvant Lanassa, je servais la nature,
La victime est ma soeur.

LE GRAND BRAMINE

Ô comble de l'injure ! 1385

LE JEUNE BRAMINE

Sur la férocité d'un usage odieux,
Sur d'affreux préjugés que n'ai-je ouvert ses yeux ?

LE GRAND BRAMINE

De nos lois, de nos moeurs, tu te faisais le juge,
Tu veux sa honte ! Un frère !

LE JEUNE BRAMINE

Un vertueux transfuge, 1390
Qui brûle de sortir et pour jamais d'un lieu
Où d'une loi de sang il fait le désaveu.
Oui, barbare, à la mort j'ai voulu la soustraire :
Pour la sacrifier je ne suis point son frère,
Je le suis pour l'aimer, pour être son soutien ; 1395
Le ciel me fit un coeur bien différent du tien.
Périssse sur ces bords ta coutume cruelle !
Je connais la nature, et je ne connais qu'elle.

(À un autre bramine.)

(Au jeune bramine.)

LE GRAND BRAMINE

Amenez la victime.
Un autre plus soumis 1400
Va remplir cet emploi que je t'avais commis.

LE JEUNE BRAMINE

Va, si j'ai dans ce jour un reproche à me faire,

C'est d'avoir accepté ce fatal ministère,
De t'avoir obéi, de t'avoir écouté ;
Je rougis du respect que je t'avais porté, 1405
De mon humble réserve, et des doutes timides
Dont j'avais combattu tes leçons homicides.
Peuples, c'est devant vous que j'abjure à jamais
Vos coutumes, vos lois, vos solennels forfaits :
Ma raison par vos moeurs ne peut être obscurcie, 1410
Ni mon instinct changé, ni mon âme endurcie ;
Malgré l'opinion, malgré sa cruauté,
Le sentiment l'emporte et mon coeur m'est resté.

LE GRAND BRAMINE

Impie ! Ah ! Lanassa, condamnant ton audace,
À la mort d'elle-même avance dans la place. 1415

LE JEUNE BRAMINE

Oui, par les droits du sang, méconnus sur ce bord,
J'empêcherai ma soeur de courir à la mort.
Arrêtez, inhumains qui formez son cortège,
Et par ma faible voix quand le ciel la protège,
Aux horreurs de son sort ne l'abandonnez pas : 1420
Devez-vous plus qu'un frère exiger son trépas ?

SCÈNE IV

La veuve, suivie de ses parents ; le grand Bramine, le jeune bramine, peuple indien.

LA VEUVE (*égarée*)

Où suis-je ? Où vais-je ? Dieux ! Autour de moi tout change.

Qui m'a pu transporter sur les rives du Gange ?
Quel fantôme voilé, ciel ! Je vois s'approcher ?...
Fuyons ; il me saisit ; il m'entraîne au bûcher ;
Il se découvre : arrête, époux impitoyable.

1425

LE JEUNE BRAMINE

Ne meurs plus pour sauver un guerrier secourable,
Ton appui, ce héros...

LE GRAND BRAMINE

Est tombé sous mes coups.

LE JEUNE BRAMINE

Il venait t'arracher...

1430

LA VEUVE

De qui me parlez-vous ?

LE GRAND BRAMINE

D'un chef audacieux, aujourd'hui ma victime.

LE JEUNE BRAMINE

De ton fier défenseur, d'un guerrier magnanime.

LA VEUVE

D'un guerrier ! Eh ! Pourquoi m'offrait-il son secours ?
Pour qui s'empressait-il de conserver mes jours ?
Quel est-il, ce héros si généreux, si tendre,
Qui ne me connaît pas et qui m'ose défendre,

1435

Que mes malheurs ici touchent si puissamment ?
Les français ont-ils tous le coeur de mon amant ?

LE GRAND BRAMINE

Quel mot prononcez-vous ? Qu'avez-vous osé dire ?
Ne sortirez-vous point de ce honteux délire ?
D'un indigne secours j'ai su vous délivrer,
Oubliez un profane.

1440

LE JEUNE BRAMINE

Ah ! Tu dois le pleurer.

LA VEUVE

Le pleurer ! Eh, qui donc ? ô douleur qui me tue !

1445

LE JEUNE BRAMINE

Il est mort pour toi seule et presque sous ta vue.

LA VEUVE *(allant vers le bûcher)*

Qu'on allume les feux, je ne sens plus d'effroi ;
Le trépas maintenant est un bonheur pour moi.
À l'aspect du bûcher dont je serai la proie,
Le désespoir me donne une sorte de joie.
Mourons.

1450

LE JEUNE BRAMINE

Peux-tu, cruelle ? Ah ! Quel horrible instant !
Ton frère est à tes pieds.

LE GRAND BRAMINE

Votre époux vous attend.

LE JEUNE BRAMINE

Ma soeur !

1455

LA VEUVE

Laisse-moi, dis-je.

LE GRAND BRAMINE

Arrêtez cet impie.

(Les bramines la séparent de son frère, elle monte sur le bûcher.)

LE JEUNE BRAMINE

Qui de vous deux, cruels, a plus de barbarie ?

LE GRAND BRAMINE

Quel bruit se fait entendre ?

LE JEUNE BRAMINE

On pénètre en ces lieux.

1460

LE GRAND BRAMINE

Ai-je perdu mes soins ?

LE JEUNE BRAMINE

M'exaucez-vous, grands dieux ?

LE GRAND BRAMINE

Ô revers !

LE JEUNE BRAMINE

Ô bonheur !

SCÈNE V

Les précédents, le général français, à la tête de ses troupes .

LE GÉNÉRAL *(montant sur le bûcher)*

Lanassa dans la flamme !

1465

LE GRAND BRAMINE

Notre ennemi vivant !

LE GÉNÉRAL

Courons ! Vivez, Madame.

LA VEUVE

Qui m'arrache à la mort ?

LE GÉNÉRAL

Idole de mon coeur !

Lanassa !

1470

LA VEUVE (*jetant un cri de surprise et de joie dans les bras du général français avant de le nommer*)

Montalban ! Toi mon libérateur ?

LE GÉNÉRAL

Oui, c'est moi qui t'arrache à cette mort funeste.

LE JEUNE BRAMINE

C'est vous, seigneur, c'est vous, double faveur céleste !
Vous vivez, je vous vois, grands dieux ! Qui l'aurait cru ?

(*Au grand bramine.*)

LE GÉNÉRAL

Le bruit de mon trépas par mon ordre a couru. 1475
Un golfe abandonné nous a servi d'asile ;
Et par le souterrain nous entrons dans la ville,
Tandis qu'une autre troupe est maîtresse du fort.
Ciel ! Un moment plus tard, quel eût été mon sort ?
Ainsi, l'obscur sentier que, dit-on, l'avarice 1480
Ouvrit pour dérober une femme au supplice,
En un même dessein, ici plus noblement,
Sert mon roi, les français, ton frère et ton amant.
Trop heureux sur ces bords d'employer la surprise
Pour épargner le sang dans la place soumise ! 1485
Toi dont le ciel confond les complots et les vœux,
J'ai su de ta fureur l'emportement honteux ;
Ton crime était d'un lâche et n'a rien qui m'étonne ;
Mais français je l'oublie, et vainqueur je pardonne :
Je te laisse le jour, même après tes forfaits. 1490
Soldats, que de ces lieux on l'éloigne à jamais.

SCÈNE VI

La veuve, Fatime, le jeune bramane, le général français, officiers français, le peuple indien, parents de la veuve, soldats.

LA VEUVE

C'était vous, Montalban, qui preniez ma défense !
C'était vous dont j'ai craint, dont j'ai fui la présence !
Pour sauver Lanassa, quel dieu vous a sauvé ?
Ah ! Le jour m'est plus cher par vos mains conservé !
De quel prix me doit être et ma vie et la vôtre !
Je vivrais moins heureuse à vivre par un autre.

1495

LE JEUNE BRAMINE

Digne prix de vos soins, vous ne croyiez d'abord
Ravir qu'une inconnue aux horreurs de sa mort,
Et le ciel vous devait la faveur éclatante
De retrouver en elle et sauver une amante.

1500

LA VEUVE

Cher Montalban !

LE GÉNÉRAL

Partage, après tout notre effroi,
Tant de reconnaissance entre ton frère et moi.
Vous, peuples, respirez sous de meilleurs auspices :
Des faveurs de mon roi recevez pour prémices
L'entière extinction d'un usage inhumain.
Louis, pour l'abolir, s'est servi de ma main :
En se montrant sensible autant qu'il est né juste,
La splendeur de son règne en devient plus auguste.
D'autres chez les vaincus portent la cruauté,

1505

1510

L'orgueil, la violence, et lui l'humanité.